

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 20

Artikel: Le château de Surpierre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218756>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CHATEAU DE SURPIERRE

VOTRE article sur le château de Surpierre me rappelle l'anecdote suivante que me raconta M. le Dr Marcel, qui avait pris part, comme médecin militaire, à l'occupation, pendant la guerre du Sonderbund.

A l'arrivée de la troupe de Landwehr, qui devait occuper Surpierre, le commandant de cette troupe avait demandé au châtelain de lui procurer un local pour la cuisine de ses soldats. Il avait lui-même jeté les yeux sur un four, dans les dépendances du château, four qui lui paraissait propre à cet emploi. Le châtelain lui dit que la popote des soldats se ferait dans la cuisine du château et pas ailleurs ! Là-dessus assaut de compliments, l'officier insistant pour le four et le châtelain pour sa cuisine. Ce dernier eut gain de cause. Le châtelain fut charmant pour les soldats et se fit des amis des officiers.

Quelque temps après la fin de la guerre, M. Marcel faisait visite à ce nouvel ami. Dans la conversation, il lui posa la question suivante :

— Pouvez-vous me dire maintenant pourquoi vous avez refusé de prêter votre four pour y faire la cuisine des soldats, et avez-vous préféré les embarras que vous ont certainement causés ceux-ci, dans votre propre cuisine ?

— Cela m'est maintenant facile, répondit le châtelain, et en voici la raison : Au moment de la déclaration de guerre les officiers du Sonderbund avaient choisi mon four pour y déposer des tonneaux de poudre, qui y étaient encore lors de votre arrivée, renfermés dans le four proprement dit. Si vos soldats avaient fait leur cuisine dans le local, un curieux aurait certainement ouvert le four : les conséquences auraient pu en être graves pour moi et aussi peut-être pour eux !

Un vieil abonné.

A LA FRONTIERE

LS sont assis autour de la table ronde du « Café des Balances ». C'est un jour de printemps pluvieux et maussade, un de ces jours rappelant l'hiver à cause de la neige fraîche qui poudre les sapins et s'accroche aux rochers. Il fait bon près du poêle de « catelles » blanches qu'on entend ronfler par intermittences tandis que l'aiguille de la pendule poursuit sa marche lente.

Comme ce n'est pas encore l'heure d'aller gouverner et qu'on ne peut guère travailler dehors, à cause du temps, ils restent là, atablés, savourant le vin de La Côte qui brille dans les verres. De temps à autre, ils disent une plaisanterie puis le silence retombe.

— Allons, Alfred, dit l'un d'eux, raconte-nous comment tu as passé la frontière !

Alfred ne sait pas se faire prier. Depuis une dizaine d'années qu'il est boucher dans la contrée, il a déjà beaucoup voyagé à cause de son commerce de bétail. Quoiqu'il n'ait guère dépassé la trentaine, il porte une grosse moustache noire qu'il lisse avec plaisir.

C'est bien la troisième fois qu'il la raconte, cette histoire ; et ceux qui sont groupés autour de lui la connaissent déjà. Néanmoins ils posent les coudes sur la table, rallument le cigare qui s'éteignait et se penchent en avant.

Après avoir bu une gorgée pour s'éclaircir la voix, Alfred commença :

« C'était pendant la guerre, au temps où l'on se battait à Verdun. Je venais d'être démobilisé. Tandis que mon père était occupé à la boucherie, je me proposais d'aller voir du bétail, sur France.

— Viens, dis-je à Charles-Emile. Viens avec moi à Pontarlier ! J'ai des achats à faire là-bas !

Sitôt dit, sitôt décidé ; et nous voilà partis pour la Préfecture où l'on nous donna une carte de frontalier dont la durée était très limitée. Vous comprenez, on ne laissait pas facilement passer ceux qui faisaient du service.

— Tant pis, dis-je à Charles-Emile, passons toujours la frontière ; une fois de l'autre côté, on verra ce qu'il y aura à faire.

Nos valises prêtes, bourrées de vêtements de

rechange, nous débarquons à la gare de Sainte-Croix. A peine hors du village, je prends par les raccourcis et une heure après, nous arrivons à la Grand'borne.

Qu'est-ce que vous voulez que deux citoyens, en grandes blouses bleues, attirent l'attention dans ce coin perdu, quand les cartes de frontaliers sont parfaitement en ordre ?

Une fois sur France, nous avons traversé les Fourgs et suivi la grande route qui descend vers le Frambourg et qui conduit à une petite gare. C'est là que nous avons pris le train. Ah ! je vous assure qu'on ne voyageait pas beaucoup, à cette époque dans le Jura français et que la place ne manquait pas dans les wagons. A peine y avait-il, ça et là, un paysan endimanché ou une femme en deuil, les mains jointes sur l'anse de son panier.

On passe par des défilés rocheux, on franchit le Doubs et l'on arrive brusquement à Pontarlier.

Le mois de mai mettait sa fraîcheur et sa gaieté dans cette nature monotone malgré la tristesse de ces villages éprouvés par la guerre. Cependant, à cette saison, il y a souvent de retours de froid sur ces plateaux jurassiens. Comme nous arrivions, une petite pluie glacée nous surprit tandis que nous cheminions dans les rues désertes.

Après avoir fait des affaires qui ne concernaient que moi seul, je dis à Charles-Emile :

— Tout va bien. J'ai fini. Maintenant il faut aller faire un tour. Si nous partions, ce soir, pour Paris ?

Il me regarda ahuri.

— Mais, dit-il, en hésitant, je croyais qu'on n'allait pas plus loin que Pontarlier ? As-tu du commerce à faire là-bas ?

— Du commerce, oui, j'en ai toujours, ça c'est certain, du moment que je passe la frontière. Seulement voilà, puisqu'on est de l'autre côté, autant profiter d'aller jusqu'à Paris, histoire de voir la grande ville pendant la guerre !

Je crus d'abord qu'il refuserait de m'accompagner. Puis, peu à peu, il se laissa fléchir.

— Si on allait nous prendre pour des espions ! me dit-il par trois fois.

— Assez discuté, fis-je, en l'entraînant vers la gare au moment où la nuit tombait sur un ciel bas et pluvieux. Le train arrivait justement. Nous nous installâmes dans un compartiment de troisième classe, et en route !

Vous dire ce que nous avons vu à Paris serait trop long à raconter. Du monde partout ; des militaires sur les quais des gares, dans les salles d'attente et dans les cafés. C'était un bariolage d'uniformes comme je n'en ai jamais vu. Quant à nous, nous n'avions pas lieu de nous plaindre. Pas de travail, une bonne pension à l'hôtel et des promenades en ville !

Sur les trottoirs des grands boulevards, je cheminai aussi tranquillement que sur le chemin de Six-Fontaines quand je vais attendre le passage d'un renard. Seul, Charles-Emile me donnait de l'inquiétude avec son air de bête traquée. Pour un peu, il aurait donné l'éveil à la police ! Il est vrai que si l'on nous avait demandé nos passeports...

Quand nous eûmes parcouru la ville dans tous les sens, il fallut songer au retour. J'en avais assez de voir les monuments et les édifices garnis de sacs de terre.

— Eh ! bien, dis-je un soir à Charles-Emile en rentrant à notre petit hôtel de la rue Paradis, en as-tu assez ?

Je vis son visage s'éclairer :

— Pour sûr ! Je me réjouis de rentrer au pays !

— Et moi, cruel :

— Impossible, mon vieux, nous n'avons pas de passeports. Nous sommes considéré comme étant Français. Sitôt arrêtés, tu peux être sûr qu'on va nous envoyer au front !

Il ouvrit la bouche, mais ne put rien dire. Les paroles lui restaient dans la gorge.

Je poursuivis :

— Comment veux-tu qu'on nous laisse passer puisque nos cartes de frontaliers ne sont plus valables !

Je le vis s'effondrer sur sa chaise. Ma parole ! on lui aurait annoncé sa condamnation à mort qu'il n'eût pas pris un air plus tragique.

J'ajoutai avec commisération :

— Allons, allons, du courage !

Le soir-même, nous prenions le train à la gare de Lyon.

Comme pour l'aller, le voyage s'effectuait pendant la nuit, avec de longs arrêts dans les grandes gares — notamment à Dijon — à cause du passage des trains militaires. A l'aube, nous arrivions à Pontarlier. Durant la journée, je fis de nouvelles emplettes que je dissimulai sous ma blouse et je décidai que nous irions à pied jusqu'au Frambourg où je connaissais un certain Girod avec lequel j'avais fait du commerce de foin.

A cette saison de l'année, les nuits sont courtes. Ayant dormi dans une petite auberge de la banlieue, je me levai de bonne heure. Le soleil venait d'apparaître au-dessus de la crête rocheuse du Grand Taureau. Ses rayons incendiaient le ciel et les maisons de la ville étaient toutes roses. Timidement, les volets s'ouvraient.

Charles-Emile dormait toujours. Je dus le secourir :

— Allons, bouge, c'est aujourd'hui qu'on rentre au pays !

Je n'eus pas besoin d'en dire davantage. En un clin d'œil, il fut debout. Même qu'il mit, ce jour-là, une belle cravate neuve rapportée de Paris.

Nous avons longé le Doubs qui roule des eaux lentes et verdâtres. Nous avons passé le défilé de la Cluse, au pied du Fort de Joux, célèbre depuis le passage des Bourbakis. Puis on prend à droite, et l'on arrive au Frambourg.

Je frappe à la porte d'une maison neuve, une femme vient répondre et me dit que Girod est en train de fener du côté des Fourgs. Reprenant nos valises, nous nous acheminons vers la forêt. Arrivés au haut de la colline, nous nous assimes pour manger, car il était midi. Après quoi nous reprenons notre marche vers les Fourgs.

J'eus de la peine à trouver Girod. Dès qu'il me vit, il vint à ma rencontre. Je lui confiai mes appréhensions.

Il me répondit :

— C'est sûr que tu n'oses pas te présenter à la frontière. Viens donc te cacher dans ma charrette de foin que je vas conduire tout à l'heure à la Grand'borne !

Il ne nous restait pas d'autre alternative.

Comme le soir tombait Girod arriva. Nous l'attendions au pied de la colline de la Vierge. Il arrêta son cheval et sans bruit, Charles-Emile et moi, nous nous enfongâmes dans le foin. Je me mis en boule, à la manière des renards. Quant à Charles-Emile, il eut toutes les peines du monde à trouver sa place. Et je l'entendis qui disait :

— Si les douaniers allaient donner des coups de baïonnette dans le foin ?

Depuis ce moment, je ne me souviens guère de ce qui se passa. Je sais que le char s'arrêta longtemps. J'entendis des bruits de voix coupés de silences. Puis, tout se tut. J'en conclus que mes gaillards buvaient un verre à la pinte de la Grand'borne. Enfin le char partit de nouveau. Mais à la manière dont Girod faisait claquer son fouet, je fus persuadé que les affaires s'étaient arrangées au mieux.

A l'Auberson, ce fut la halte. Il faisait nuit. Je sortis du tas de foin et j'eus toutes les peines du monde à en tirer Charles-Emile, lequel s'était endormi comme un bienheureux.

— Allons, debout, crierai-je, on est de Berne, cette fois !

Il se frotta les yeux. Puis quand il eut compris, il s'écria :

— C'est égal, j'ai eu rudement peur !

Je donnai un bon pourboire à Girod que j'ai